

CORPUS

Corpus

6 | 2007

Interprétation, contextes, codage

Passages

François Rastier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corpus/832>
ISSN : 1765-3126

Éditeur

Bases ; corpus et langage - UMR 6039

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007
Pagination : 25-54
ISSN : 1638-9808

Référence électronique

François Rastier, « Passages », *Corpus* [En ligne], 6 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/corpus/832>

Passages

François RASTIER
Cnrs, UMR 7114 / Ertim-Inalco

Mots privés de tout pouvoir, vous êtes des fragments brisés,
dissipez-vous, ombres vaines ; unis à vos pairs, vous serez admis,
si un symbole profond fait saisir un sens caché.¹
à Heinz Wismann

1. Problématique

Le positivisme logique ne reconnaissait que des entités et des relations. Appliqué au langage, ce postulat le réduit à des mots (censés représenter des entités) et à des règles (exprimant des relations). Cette préconception jouit encore aujourd'hui d'une grande autorité, comme en témoigne Steven Pinker (*Words and Rules*, 1999), quand il fait des mots et des règles les « ingrédients » du langage. Toutefois, les textes, objet de la linguistique, ne se réduisent pas à des mots et à des règles : pour expliciter la notion de textualité et souligner la complexité des faits linguistiques, nous évoquerons ici le modeste concept de passage, resté inconcevable pour la problématique logico-grammaticale.

Depuis l'Antiquité, la pratique constante des anthologistes a institué des passages en « morceaux choisis », pour constituer des recueils pédagogiques, florilèges et *readers*. Généralement, la sélection et la délimitation des passages n'ont guère été théorisées.

Réfléchi toutefois par la tradition herméneutique, le concept de passage remonte au moins à Hillel l'Ancien, au premier siècle avant notre ère, quand il formula la règle des

1. Franz Julius von dem Knesebeck, *Dreyständige Sinnbilder*, Brunswick, 1643, planche s. J'emprunte cette épigraphe à *l'Origine du drame baroque allemand*, seul livre publié de son vivant par Walter Benjamin, dont la grande œuvre devait s'intituler *Passages*.

passages parallèles : pour lever une difficulté d'interprétation, on peut sélectionner des passages comparables². La pratique de tels rapprochements autorisa par exemple Luther à affirmer que l'Écriture est sa propre interprète. Qu'ils appartiennent au même texte ou à des textes apparentés par leur auteur et par leur genre, l'élucidation par la confrontation de passages parallèles demeure une pratique commune.

Aujourd'hui, la problématique de la recherche d'information et la pratique de l'exploration des corpus numériques rend d'autant plus nécessaire un approfondissement que les recherches par mots clés atteignent vite leurs limites ; et le problème de la pertinence devient d'autant plus lancinant que chacun cherche à se protéger des flux de données oiseuses.

Dans le cadre d'une sémiotique des textes informée par la linguistique de corpus, nous souhaitons préciser le statut théorique et la légitimité pratique du concept de passage. Cela suppose de poser trois problèmes³ touchant :

(i) *La contextualité et la textualité*. — Les passages sont-ils discrets et contigus ? Les parties d'un passage sont-elles nécessairement connexes ? Comment au sein du passage les signes prennent-ils leur valeur relativement les uns aux autres⁴ ?

(ii) *La sémiosis*. — Comment sont appariés l'expression et le contenu du passage ?

(iii) *Les évaluations*. — Comment sont discernées des inégalités qualitatives, tant au sein même du passage qu'entre passages au sein du texte et du corpus d'élection ? Sont-elles seulement introduites par la tâche et décelées par l'interprétation ?

Nous avons besoin d'une réflexion propre sur la sémiotique des grandeurs textuelles⁵. Un texte ne se réduit pas à

2. Indépendamment de la segmentation en versets et sections, la Thora est divisée en passages, les *parashiot*, qui correspondent aux *péricopes* de la tradition chrétienne. Les fondements linguistiques de leur définition et de leur usage restent à préciser.

3. Ces trois problèmes ont un caractère fondamental et peuvent être posés à propos de toute performance culturelle.

4. La valeur en langue n'étant qu'une idéalisation normative de la valeur en contexte, cette question est cruciale pour toute sémantique lexicale.

5. *Grandeur* est pris ici au sens hjelmslevien et désigne ce que Saussure nommait des *entités* en les distinguant des *unités* traditionnelles de la

Passages

des mots ou des phrases, même si ces unités sont commodes parce qu'implantées de longue date dans l'usage scolaire. Leurs privilèges tiennent à ce que le mot (plein) est supposé porteur de référence, et la proposition censée susceptible de vérité ; mais hors de ces privilèges à fondement ontologique et non linguistique, il reste bien difficile de définir le mot comme unité, même graphique, puisque l'unité linguistique fondamentale est le morphème. Quant à la cohésion propre de la phrase, surtout à construction périodique, et notamment à l'oral, elle reste fort problématique.

Dans la perspective saussurienne qui est la nôtre, les grandeurs ne sont pas des unités empiriquement constatables ou des données d'évidence. Elles ne sont pas des unités simplement isolables car discrètes ni déterminables à un seul plan d'analyse (du contenu ou de l'expression). Les signes et plus généralement les grandeurs sémiotiques sont construits dans l'interprétation qui leur assigne leur valeur. Aussi, parmi les grandeurs sémiotiques, les unités textuelles ne se réduisent pas simplement à des unités de l'expression, comme les unités dites « logiques », et qui ne sont que typographiques, l'alinéa par exemple.

Les deux problématiques. — Deux problématiques, logico-grammaticale et rhétorique / herméneutique, se partagent l'histoire des idées linguistiques occidentales⁶. En bref, nous

linguistique – mais le terme d'*entité* reste fâcheusement associé au vocabulaire de l'ontologie. Le passage est une grandeur établie ou reconnue par l'analyse, non une unité au sens logico-grammatical, qui suppose une délimitation stricte et constante. La difficulté à définir les unités textuelles à la manière des unités logico-grammaticales conduisit certains à déclarer illusoire les « grammaires de textes » ; la linguistique textuelle garde cependant toute sa légitimité, même si elle doit se déprendre de la préconception traditionnelle des unités. Même le mot, unité grammaticale, au demeurant discutable, peut d'ailleurs être redéfini, nous le verrons, comme un passage minimal.

6. La première privilégie le signe et la proposition et se pose donc les problèmes de la référence et de la vérité, fussent-elles fictionnelles. Rapportant les faits de langage aux lois de la pensée rationnelle, elle est centrée sur la cognition et le cognitivisme constitue son aboutissement contemporain. L'autre problématique, moins unifiée, de tradition rhétorique ou herméneutique, prend pour objet les textes et les discours

appellerons la première problématique du *signe* et la seconde problématique du *texte*. Convenons que la *signification* est attribuée aux signes et le *sens* aux textes. Si l'on approfondit cette distinction, un signe, du moins quand il est isolé, n'a pas de sens ; corrélativement, un texte n'a pas de signification.

Les divergences entre problématiques apparaissent clairement à propos des grandeurs textuelles. La conception logico-grammaticale en fait des éléments d'un « vocabulaire » textuel : à l'image d'une phrase considérée comme un enchaînement de mots, un texte résulterait d'un enchaînement d'unités : propositions, séquences, fonctions narratives, etc. La linguistique textuelle a ainsi conçu le texte comme une suite structurée de propositions, la narratologie greimassienne a représenté le discours par une concaténation de fonctions narratives, toutes unités considérées comme discrètes et localisables, ce qu'atteste par exemple le terme de *séquence*⁷.

Si l'ontologie logico-grammaticale attribue aux grandeurs textuelles la discrétion et la présence, l'identité à soi et l'isonomie, sans doute à l'image naïve des objets physiques, la conception rhétorique / herméneutique admet en revanche que les grandeurs qu'elle construit soient continues, parfois implicites, varient dans le temps et selon leurs occurrences et leurs contextes, connaissent entre elles des inégalités qualitatives et ne relèvent pas uniformément des mêmes règles. Elle ne rapporte pas exclusivement les formes sémiotiques à des

dans leur production et leur interprétation. Elle pose les problèmes de ses conditions historiques de la lecture et de ses effets individuels et sociaux, notamment sur le plan artistique. A la voie dogmatique qui postule des fonctions *a priori* du langage, elle préfère une voie historico-critique qui renoue avec la tradition philologique de la linguistique et considère le texte tout à la fois dans sa situation et son corpus de référence (pour un développement, cf. l'auteur, 2001).

7. Il est utilisé tant en linguistique textuelle qu'en narratologie. Définir l'unité par la localisation spatio-temporelle et l'identité à soi reste un geste caractéristique de l'ontologie classique, telle qu'elle a été perpétuée par la tradition aristotélicienne. Dès lors, tout phénomène complexe est conçu comme une combinaison d'unités et la description scientifique elle-même comme une analyse : par diverses formes de compositionnalité, ce point de vue suppose la détermination du local sur le global.

Passages

localisations spatio-temporelles, car ces formes ne sont pas des objets au sens chosiste du terme ; du moins ne peut-on préjuger de leur forme d'objectivation en les soumettant aux procédures de l'analyse grammaticale.

Les problèmes d'identification des grandeurs textuelles doivent être abordés en fonction de la dualité des problématiques : le texte ne présente pas de signifiant identifiable par des procédures de segmentation systématique, sinon par les démarcations fortes, comme les pauses longues ou les changements de chapitre. C'est une raison fondamentale pour échapper au modèle du signe : les grandeurs sémantiques textuelles n'ont pas de signifiants uniformément isolables comme des parties du discours ; elles sont constituées par des connexions de signifiés et d'expressions des paliers inférieurs de la période, du syntagme, de la sémie. Ces connexions ne constituent pas un réseau uniforme : certaines sont mises en saillance, valorisées, modalisées.

L'opposition entre les conceptions logico-grammaticale et rhétorique / herméneutique de l'interprétation se concrétise enfin par des différences dans les régimes temporel et aspectuel des processus génétiques et interprétatifs. A la régularité distributionnelle et itérative des intervalles égaux du temps logico-grammatical s'opposent dans le temps rhétorique / herméneutique les alternances du ponctuel et du duratif, du perfectif et de l'imperfectif.

Comme les unités dépendent des parcours qui les actualisent, les modélisations du texte doivent en tenir compte.

2. Définir le passage : sémiosis et contextualité

L'*identité* du signe reste définie par le rapport haut / bas de la sémiosis classique. Reliant la pensée au langage, ou plus précisément le signifié au signifiant, la sémiosis reste problématique, car elle semble dépourvu d'univocité, d'où le lancinant problème de la polysémie. Dans notre perspective, la question de l'identité du signe est inséparable de celle de sa *valeur* différentielle, tant au plan du signifié qu'à celui du signifiant, telle qu'elle est déterminée par son rapport avec les contextes droit et gauche dans lesquels il apparaît.

L'articulation de l'*identité* et de la *valeur* s'opère au sein du *passage*. Dans la perspective interprétative, il convient donc de définir cette grandeur locale, qu'elle corresponde indifféremment à un signe, à une phrase, ou par exemple à un paragraphe.

Au plan du signifiant, le passage est un *extrait*, entre deux blancs s'il s'agit d'une chaîne de caractères ; entre deux pauses ou ponctuations, s'il s'agit par exemple d'une période. Au plan du signifié, le passage est un *fragment* qui pointe vers ses contextes gauche et droit, proches et lointains. Cela vaut pour le sémème comme pour le contenu du syntagme ou de la période. On peut ainsi substituer à la monade sémiotique apocryphe du *Cours de linguistique générale* cette figure du *passage* :

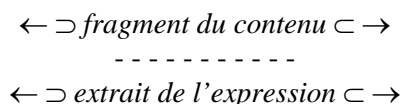


Figure 1 : Le passage

Le passage, comme le figurent les signes convexes symbolisant son ouverture et les flèches droite et gauche, renvoie aux étendues contiguës ou plus lointaines. L'extrait peut renvoyer aux étendues connexes, par exemple par des règles d'isophonie ou de concordance de morphèmes : ce sont des *cooccurrents* expressifs. Le fragment se relie à d'autres par des phénomènes d'isotopie : ils ont le statut de *corrélats* sémantiques. Pour ce qui concerne leur connectivité externe, on distinguera l'*incidence* de l'extrait et la *portée* du fragment.

Un extrait peut être conventionnellement isolé, car les structures de l'expression relèvent pour l'essentiel de la mésolinguistique. En revanche, un fragment ne peut l'être sans perte, car les structures du contenu sont macrolinguistiques.

La sélection d'un passage et *a fortiori* l'isolation d'un « signe » exigent deux opérations : faire l'hypothèse qu'à un extrait minimal correspond un fragment, de façon à pouvoir les isoler ; puis, en les décontextualisant, leur assigner un rapport terme à terme entre signification et expression qui littéralise la

Passages

première et fixe la seconde. Les méthodes statistiques⁸ permettent de proposer, pour chaque passage, des *cooccurents* expressifs de l'extrait qui restent à qualifier comme des *corrélats* sémantiques du fragment.

Plan du contenu

▷ corrélat ₁ ⊂ ▷ *fragment* ⊂ ▷ corrélat _n ⊂

▷ cooccurrent ₁ ⊂ ▷ *extrait* ⊂ ▷ cooccurrent _n ⊂

Plan de l'expression

Figure 2 : Le passage et ses contextes

Cette représentation ne figure pas deux lignes superposées où fragments et extraits se correspondraient simplement terme à terme : au sein de chaque plan, il faut compter avec des rapports complexes entre formes et fonds.

Les corrélats d'un fragment sont d'autres fragments, les cooccurrents d'un extrait, d'autres extraits ; les relations entre passages intéressent ainsi tant la textualité que l'intertextualité.

Notons que le passage n'a pas de bornes fixes et son empan dépend évidemment du point de vue qui a déterminé sa sélection. Sa définition s'écarte donc de l'objectivisme traditionnel de la tradition logico-grammaticale.

Redéfinir le signe⁹ comme un passage conduit à s'éloigner de la logique des « idées » et des représentations,

8. Quand il s'appuie sur des corpus de textes appartenant au même genre et au même discours que le texte analysé, le test de l'écart réduit permet de repérer des groupements de cooccurrents qui sont de bons candidats pour la constitution de passages.

9. À vrai dire, nous devons le concept général de *signe* à la tradition philosophique : même la sémiotique de Locke n'est qu'un nouveau nom de la logique, et le signe reste conçu comme instrument de notation et de représentation des opérations de l'entendement. A la suite des Messieurs de Port-Royal, les grammairiens-philosophes des Lumières tenteront d'articuler la théorie logique du signe et la division grammaticale des parties du discours, en pratiquant une sorte de cognitivisme orthodoxe avant la lettre.

pour en élaborer une conception purement relationnelle et donc contextuelle. Dans la mesure où la parole commande la langue, le signe est d'abord un « segment de parole »¹⁰ : concevoir le signe comme un passage permet ainsi de le restituer aux textes dont il est issu et où il se reconfigure à chaque emploi.

Les relations internes au passage. — La relative clôture organisationnelle du passage se traduit par le fait que les relations au sein du passage sont plus denses et sémiotiquement plus fortes que les relations entre passages. Le rapport entre global et local va du texte au passage : le passage est une *zone de localité*, définie par une sémiosis propre (mode d'appariement entre contenu et expression) et, sur chacun de ses plans (fragment et extrait) par des relations contextuelles internes fortes.

Si un morphème est bien une unité « en langue », il ne devient une unité sémiotique que dans le contexte d'autres morphèmes, ne fût-ce qu'au sein du mot : c'est alors qu'il peut être qualifié dans la dualité langue-parole. Ainsi, la sémiosis classique, figurée par le modèle du signe partial et partiel présenté par les éditeurs du *Cours de linguistique générale*, et définie par les relations internes entre faces du signe, reste-t-elle surdéterminée par des relations contextuelles, tant au sein d'un même plan, contenu ou expression, qu'entre ces deux plans¹¹.

Les relations homoplans (contextuelles) sont dépendantes par rapport aux relations hétéroplanes (sémiotiques), mais par commodité d'exposition, nous allons les considérer successivement. Sur chaque plan du langage, l'interprétation perçoit en premier lieu des formes qui se profilent sur des fonds. Les *fonds sémantiques* sont des isotopies, les *formes sémantiques* des *molécules sémiotiques* (comme les thèmes, par exemple). Les *fonds expressifs* sont manifestés notamment par des isophonies, les *formes expressives* par des formules (figements à divers degrés, dont

10. Remarquablement, Saussure emploie l'expression *signe de parole* (cf. *ELG*, p. 265) mais non *signe de langue*.

11. En effet, du principe différentiel découle que toute définition d'unité est relationnelle ; cf. l'auteur, 2003a.

Passages

les formules rituelles sont un exemple éminent). Une *molécule phémique* est constituée par le groupement de traits de l'expression associés en une forme expressive¹². A un niveau d'analyse inférieur, on pourra également rapporter les continuités prosodiques à des fonds et les accents à des formes. Sur chaque plan, la dualité entre fonds et formes témoigne du fait que toute performance sémiotique se reconnaît par la perception sémantique comme par la perception de l'expression. La dualité entre fonds et formes est une constante de la perception, jadis mise en évidence par la psychologie de la *Gestalt*. Les *stimuli* prégnants et récurrents sont nécessaires à la perception des *stimuli* saillants et singuliers : dans la temporalisation propre à la mémoire de travail, les récurrences et les rythmes jouent un rôle fondamental dans la construction d'objectivités persistantes. Du point de vue gestaltiste, les isotopies et les isophonies relèvent de la loi de bonne continuité ; les formes sémantiques et expressives de la loi de complétion.

Deux types de contextualité s'établissent à l'intérieur d'un même plan. Au plan de l'expression, le parcours $Sa_1 \rightarrow Sa_2$ permet une modification phonétique contextuelle (ex. liaison) : dans chaque langue, on relève ainsi des variations phonétiques régulières où les contextes gauche et/ou droit du phonème influent sur sa réalisation. Aux paliers supérieurs, on relève des isophonies (assonance, allitération), ou des allophonies (contrastes significatifs). Les recherches saussuriennes sur les « anagrammes » ont tenté de trouver des règles aux phénomènes d'isophonie¹³.

Au plan du contenu, on relève des phénomènes de diffusion sémantique (cf. l'auteur (2003b) sur les « anagrammes » thématiques, et Missire (2007) sur les « mannequins

12. Un *phème* est un élément de l'expression — qu'il soit ponctuationnel, phonologique, prosodique, typographique, etc.

13. Les isophonies relèvent de lois générales perceptives de similarité et de bonne continuité. Comme toutes les lois perceptives, elles sont exploitées par les arts du langage (cf. l'auteur, 1972, pp. 102-105). Avec les convertisseurs graphèmes-phonèmes, on peut maintenant vérifier expérimentalement les hypothèses sur la significativité des isophonies (cf. Beaudouin, 2002, ch. VIII).

sémantiques »). Au fondement de ces phénomènes, le parcours Sé₁ → Sé₂ reconnaît une différence et établit soit une isotopie élémentaire, soit une afférence par propagation de sème. Plus généralement, en psycholinguistique, les expériences d'amorçage (*priming*) conduites depuis plus d'un siècle attestent massivement du caractère sémantique des associations entre ce qu'on appelle en psycholinguistique le mot-source et le mot-cible.

En fonction du type de sèmes (génériques et spécifiques) et de la distinction entre fonds et formes sémantiques, il faut cependant distinguer deux sortes de parcours entre signifiés au sein du passage : par leurs sèmes génériques, les sémèmes sont indexés dans des isotopies ; par leurs sèmes spécifiques, dans des *paratopies*¹⁴. A titre d'illustration, Missire (2007) analyse ainsi un passage de *Madame Bovary* : « Si l'on considère que le thème de l'Ennui est composé des sèmes /itératif/, /imperfectif/, /privation/, /dysphorique/, on en observe dans le passage suivant de *Madame Bovary* deux manifestations, la première synthétique (*ennui*), la seconde discontinue », et j'adapte ici son analyse : « Après l'ennui^{/itératif/, /imperfectif/, /privation/, /dysphorique/} de cette déception^{/dysphorique/}, son cœur de nouveau^{/itératif/} resta^{/imperfectif/} vide^{/privation/, /dysphorique/}, et alors la série^{/itératif/} des mêmes^{/itératif/} journées recommença^{/itératif/}. Elles allaient donc maintenant se suivre^{/itératif/} ainsi à la file^{/itératif/, /imperfectif/}, toujours^{/imperfectif/} pareilles^{/itératif/}, innombrables^{/itératif/}, et n'apportant rien^{/privation/} ! Les autres existences, si plates^{/imperfectif/, /privation/, /dysphorique/} qu'elles fussent, avaient du moins la chance d'un événement »¹⁵.

Si la molécule sémique est un thème représenté par un complexe {/a/, /b/, /c/, /d/}, le fragment qui la contient peut se représenter ainsi :

14. La paratopie est le faisceau des relations qui unissent les sémèmes qui manifestent des parties de la même forme sémantique (par exemple les différents corrélats sémantiques d'un thème ; cf. l'auteur, 2001).

15. La fin du passage diffuse le thème en complexifiant les parcours interprétatifs : 'les autres existences' laisse inférer /privation/, et, par antonymie, 'chance' /euphorie/ et 'événement' /perfectif/ décrivent l'objet de la privation. Pour d'autres analyses du même thème dans la même œuvre, cf. l'auteur, 2001, ch. 7.

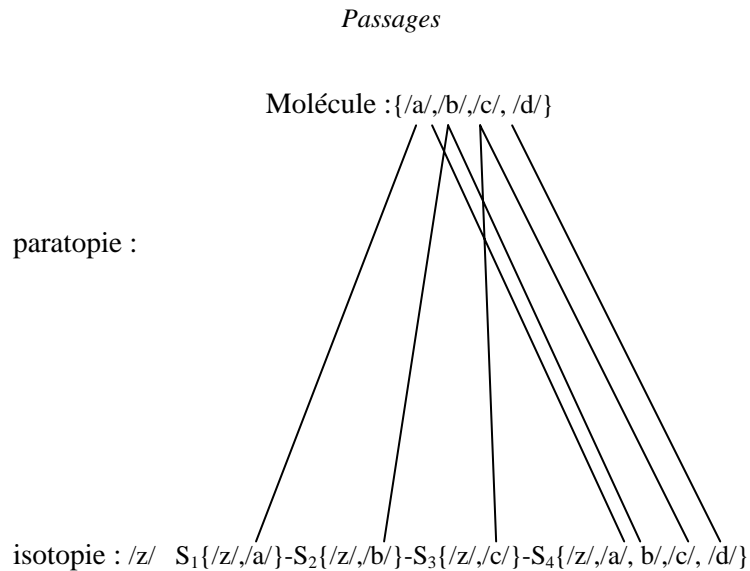


Figure 3 : Isotopie et paratopie

N.B. : Conventionnellement, on dira que les sémies S₁, S₂, S₃, S₄, sont indexées par le sème /z/ sur la même isotopie. Notons que S₄ manifeste la molécule (ici le thème de l'Ennui) d'une manière compacte, alors que S₁, S₂, S₃, la manifestent de manière diffuse. S₄ est ainsi le *parangon*, S₁, S₂, S₃, des *lieutenants* qui assument au plan sémantique le rôle des mannequins phonétiques dans les anagrammes. On constate une autonomie relative des paratopies et isotopies : dans certains cas, en poésie notamment, on peut relever des formes sans fond régulier ou des fonds sans formes saillantes.

Le principe de contextualité étant admis sur chaque plan, reste à l'appliquer conjointement aux deux plans du langage. Le principe de leur corrélation resterait mystérieux si on limitait la langue au morphosyntaxique : la sémiosis est un phénomène de la parole (au sens saussurien) et s'établit donc dans l'action énonciative et interprétative. La sémiosis est gouvernée par diverses normes, de genre notamment, qui *conditionnent* l'application des règles – au lieu de s'y sur-imposer *a posteriori*.

Les parcours interstrates sont admis par Saussure en tant que processus élémentaires, comme en témoignent diverses

figures des *Ecrits de linguistique générale*¹⁶. Ainsi, le contexte d'une grandeur de l'expression peut compter une grandeur du contenu, et inversement. Détaillons à titre d'illustration les parcours fondamentaux de signe à signe, formes élémentaires des parcours énonciatifs et interprétatifs. Considérons deux signes 1 et 2, en notant *Sa* et *Sé* le signifiant et le signifié. Ces parcours se regroupent en plusieurs paires.

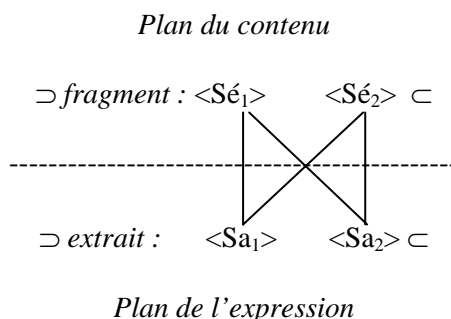


Figure 4 : Relations sémiosiques au sein du passage.

La sémiosis, au sens classique de relation entre les deux faces du signe (ou plus correctement les deux plans du passage), comprend deux parcours, le parcours de l'extrait au fragment et le parcours converse du fragment à l'extrait.

Le parcours $Sa_1 \rightarrow Sé_1$ relève du modèle empiriste classique. Le passage inverse $Sé_1 \rightarrow Sa_1$ est attesté quand par exemple l'on entend ce que l'on s'attend à entendre, alors même qu'un autre son a été prononcé. Dans la méthodologie linguistique, le concept de *signifiant zéro* exprime le même type de passage du signifié au signifiant¹⁷.

16. Notamment p. 290, où une idée a est mise en relation avec un son b, cependant qu'un son a est mis en relation avec une idée b.

17. La *sémiosis*, ou relation fondamentale qui unit les deux faces du signe, doit être rapportée aux deux plans du signifiant et du signifié des textes et des autres performances sémiotiques, et non plus définie comme une relation entre le signifiant et le signifié du signe. D'autre part, elle ne peut être définie par une relation logique simplement formulable, comme l'inférence dans la tradition intentionnaliste, ou la présupposition réciproque dans la tradition structuraliste. En particulier, le

Passages

Deux types de contextualité hétéroplane rompent avec la séparation postulée des deux plans du langage. Le parcours $Sa_1 \rightarrow Sé_2$ désambiguïse un signifié par le signifiant voisin. Le parcours converse $Sé_1 \rightarrow Sa_2$ propage une signification au signifiant voisin, par exemple dans le cas d'une rime (cf. chez Mallarmé 'beau' \rightarrow *tombeau*). L'amorçage, étudié en psychologie depuis un siècle, fournit de nombreux exemples de ces parcours, comme anticipation du son d'un item par le sens d'un autre, ou inversement. Ces parcours valent tout aussi bien pour les tâches de production que pour celles d'interprétation.

Localement, le sens consiste pour l'essentiel en un réseau des relations entre signifiés au sein du passage¹⁸ ; dans cette perspective, les signifiants peuvent être considérés comme des *interprétants* qui permettent de construire certaines de ces relations. Elles demeurent de type perceptif : estimation de similarité, reconnaissance de forme, catégorisation¹⁹.

signifiant n'en est pas le point de départ, car il a lui même à être reconnu. Enfin, la sémiologie ne peut être fixée que comme résultat de l'interprétation, non comme son départ. L'identification des signifiants semble un des points d'entrée dans le parcours interprétatif, mais elle est précédée par les attentes et présomptions que définit le contrat propre au genre textuel de la pratique en cours ; aussi semble-t-elle également un point de retour. Redéfinir ainsi la sémiologie la rapporte nécessairement au concept de parcours interprétatif. En d'autres termes, le sens n'est pas donné par un codage préalable qui associerait strictement des signifiants et des signifiés : il est produit dans des parcours qui discrétisent et unissent des signifiés entre eux, en passant par des signifiants.

18. Nous étendons au passage la problématique saussurienne de la valeur, fondement de la sémantique différentielle.
19. Nous estimons qu'il est impossible de postuler deux parcours interprétatifs parallèles ou successifs, comme le fait en psycholinguistique le cognitivisme fodorien. Le « parcours des signifiés » est inséparable du « parcours des signifiants », car les relations homoplantes et hétéroplanes se conditionnent mutuellement. Ainsi, à l'énonciation comme passage de la pensée au langage et à l'interprétation comme passage inverse, nous préférons un modèle commun de constitution et de parcours des formes et des fonds sémiotiques. Au rapport pensée-langage se substitue alors le rapport entre le plan du signifiant et celui du signifié. Le signifié peut avoir la prééminence, ou, en d'autres termes, les processus principalement descendants de la perception sémantique peuvent l'emporter sur les processus principalement ascendants de la perception phonétique ou graphique ; il reste que la prééminence d'un des deux

En somme, la contextualisation ne délaisse aucun des parcours sémiotiques possibles, et quatre types de parcours entre les plans du contenu et de l'expression concourent à la sémiosis : entre fond sémantique et fond expressif (homotonalité) ; entre forme sémantique et forme expressive (comme dans la nomination) ; entre forme sémantique et fond expressif (diffusion expressive, sommation sémantique, cf. l'auteur, 2006b) ; entre forme expressive et fond sémantique. Sur chaque plan, les rapports entre les strates, celles des fonds et des formes, sont des rapports de diffusion et de sommation²⁰. La sémiosis s'établit dans la performance linguistique elle-même, en fonction de normes variables selon les discours et les genres : l'élaboration de certains passages leur confère ainsi, par la densité et la complexité des relations sémiotiques, une prééminence qualitative, comme on le voit par exemple par les insertions lyriques du roman médiéval.

Caractériser des passages en corpus. — On peut caractériser un passage en le contrastant avec un corpus de référence. Pour extraire les cooccurrents et les corrélats des sentiments dans un corpus de romans, on a ainsi utilisé le test de l'écart réduit²¹.

Qu'il possède ou non une lexicalisation unique, un thème peut être décrit en deux étapes.

(i) On recrute un ensemble de ses *cooccurrents*, les chaînes de caractères (lexèmes, grammèmes, ponctèmes) qui, dans ses contextes définis par exemple dans une fenêtre de 20 mots,

plans n'est pas fixée *a priori*, mais dépend du moment du texte et de la tâche en cours.

20. La diffusion et la sommation sont des moments de constitution et de déperdition de l'identité des grandeurs sémiotiques dans leur temporalité interne. Les rapports entre formes et fonds peuvent être représentés comme des réseaux temporellement orientés, mais dans une temporalité réticulaire, où les points de sommation et de diffusion ne sont pas localisables dans les mêmes intervalles du temps.

21. Cf. l'auteur, éd. 1995. J'ai plaisir à remercier Etienne Brunet d'avoir implanté une fonction *thème* dans le logiciel Hyperbase, ce qui a permis d'élaborer et de tester les propositions présentées ici.

Passages

dépassent un écart réduit seuillé à 3 (en corpus multigenre) voire à 2 (en corpus unigenre).

(ii) On qualifie ensuite certains cooccurents de l'expression comme des *corrélats* sémantiques, dès lors que leur contenu partage au moins un sème commun avec celui du mot qui supporte l'interrogation initiale. La structure constituée par ces sèmes est la *molécule sémique* qui définit le thème (cf. l'auteur, 2001, ch. 7).

Les formes sémantiques s'associent aux formes expressives pour composer des *formes sémiotiques*. Le modèle idéalisé du signe qui suppose une correspondance univoque entre signifiant et signifié reste insuffisant, car les formes sémantiques comme les formes expressives peuvent être manifestées de manière compacte ou diffuse. D'autre part les relations qui assurent la sémiosis et constituent les formes sémiotiques résultent d'un parcours interprétatif complexe, non séquentiel, qui comporte :

- (i) le passage des cooccurents aux corrélats ;
- (ii) la structuration des corrélats en molécules sémiques ;
- (iii) la recherche onomasiologique des formes expressives ;
- (iv) la qualification des cooccurents ponctuels pour interpréter leurs faisceaux au sein de configurations de l'expression. Cela vaut pour la thématique, mais aussi pour les autres composantes sémantiques, comme la dialectique et la dialogique.

On peut ainsi représenter les parcours mobilisés pour la qualification d'un passage ;

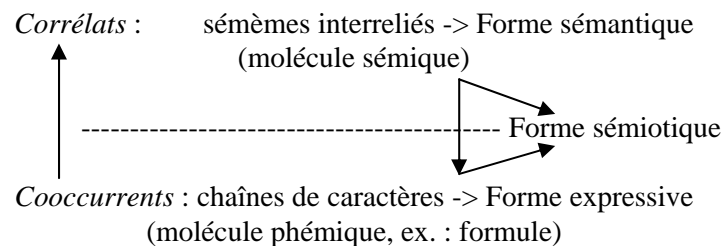


Figure 5 : Qualification interprétative du passage

N.B. : Les cooccurents sont des chaînes de caractères et non des signes, il s'agit donc bien de l'expression des lexèmes et

des grammèmes, mais aussi des ponctèmes, et d'autres éléments sémiotiques, y compris typographiques.

3. Variabilité des passages

La définition linguistique et la typologie même des passages sont rendues délicates par la prééminence traditionnelle des critères syntaxiques ; or le critère de complétude syntaxique n'est qu'un des critères, sans prééminence *a priori*, de la délimitation des frontières du passage. Plus généralement, les unités logico-grammaticales comme le mot, le syntagme ou la phrase ne correspondent pas nécessairement à ces formations rhétoriques / herméneutiques que sont les passages.

(i) Le mot (en contexte, bien entendu) peut être considéré comme un passage minimal. Il se relie à un fond sémantique par ses sèmes génériques et à une forme ou partie de forme par ses sèmes spécifiques. Bien que résultant de figements et de réductions de syntagmes, les mots, comme les autres passages, restent impossibles à interpréter sans recontextualisation.

(ii) Le syntagme est une zone de localité où l'absence de frontières syntaxiques favorise les propagations sémantiques au sein du fragment. Quand il devient un lieu de figement, le syntagme peut répondre cependant à l'idéal terminologique et donner l'impression d'une stabilité de la signification pour toutes les occurrences, quel que soit leur contexte.

(iii) Mis à part le critère logique de la prédication, la clôture de la phrase reste problématique, comme l'ont souligné divers travaux qui ont réhabilité l'unité rhétorique qu'est la période.

Alors que les unités logico-grammaticales comme le mot, le syntagme ou la phrase sont relativement uniformes selon les genres et les discours (du moins les considère-t-on comme telles puisqu'on ne cherche pas à les contraster selon ces dimensions), les passages varient selon les genres et les discours, des normes intangibles de la formule rituelle jusqu'au paragraphe scientifique anglo-saxon, qui ne doit canoniquement contenir qu'une idée.

Le passage « idéal ». — En raison même des phénomènes constitutifs de la textualité, aucun passage n'est

Passages

indépendant, mais certains montrent sur les deux plans une complétude qui les rendent prélevables sous conditions. Le passage « idéal » sera celui dont le contenu manifeste une forme et un fond sémantiques identifiables, appariés à une forme et un fond expressifs également caractérisables.

Dès lors qu'il exprime une forme sémantique saillante, un passage peut devenir un type exemplaire, en d'autres termes la source, l'acmé, ou le but d'une série de transformations : par exemple, dans *Madame Bovary*, on cite toujours deux descriptions qui se font écho, celle de la casquette de Charles et celle du gâteau d'Emma²². Caractérisé par une sémiosis dense, le passage-parangon comporte une isotopie mésogénérique propre : beaucoup de sémies sont indexées dans un même champ sémantique dont il énumère les parties, et la manifestation de ce champ commence et finit avec ce passage. Même s'il peut être iconisé en « morceau de bravoure », il conserve cependant une forte connectivité avec d'autres passages du texte.

En cas d'iconisation, le passage est considéré comme autonome à l'égard du texte. La détextualisation consiste dans la dissolution des formes sémiotiques par deux processus parallèles :

- (i) les extraits se délittéralisent, perdent les couches périphériques de l'expression et il ne reste que quelques patrons formulaires : par exemple « ainsi dit le renard », chez La Fontaine, fait écho à la formule biblique.
- (ii) Les fragments s'autonomisent de leur fond sémantique, les formes se simplifient et deviennent des symboles ou des icônes qui peuvent fonctionner comme indice de leur texte d'origine, mais qui ensuite deviennent une partie de la doxa.

En règle générale, quand elles ont été transposées dans plusieurs textes, les formes sémiotiques acquièrent une

22. Les passages canoniques se reconnaissent à leur facture et à leur connectivité, car ils sont organisés en configurations particulières – certaines étaient répertoriées par l'ancienne rhétorique au chapitre des figures non-tropes. Depuis Homère, il s'agit souvent d'*ekphrasis* et plus particulièrement d'hypotyposes qui se signalent par un suspens temporel au sein du récit : mimant l'attention et le stress perceptif, elles développent un éthos de la fascination.

autonomie. D'où l'omniprésence du dicton, du proverbe, voire de la formule rituelle, due à leur transposabilité qui suscite un effet de *transcendance* : l'ubiquité d'une forme devenue transposable par son indifférence aux fonds sémantiques lui permet de paraître inconditionnée et de ce fait conditionnante²³.

Hors de ces cas de figement, le passage n'a pas de limites fixes. Comme son nom l'indique assez, il est transitoire. S'il n'a pas de frontières, il conserve un *empan* : par exemple, dans un corpus de plusieurs centaines de romans français (1830-1979) nous avons relevé que la manifestation d'un thème s'étendait au maximum sur 300 mots (cf. l'auteur, éd., 1995). Valceschini-Deza (1999, ch. 5) a pu calculer sur le même corpus qu'une fenêtre de 20 mots ne laissait échapper que 5% des corrélats thématiques²⁴.

Divers régimes des passages. — A l'isonomie et à la succession stricte des unités logico-grammaticales, on peut opposer les inégalités qualitatives et la non contiguïté des passages : si un texte, du point de vue logico-grammatical, peut passer pour une suite de phrases, du point de vue herméneutique, il ne se réduit pas à une suite de passages. La pratique interprétative sélectionne, qualifie et hiérarchise des passages. Si elle refuse cette sélectivité, pour des raisons religieuses notamment, elle devient à elle-même sa propre finalité mais tend vers l'infini, puisque tout passage, tout mot, renvoie potentiellement à l'ensemble du corpus.

23. C'est là peut-être le secret, linguistiquement du moins, de ce qu'on appelle en philosophie les « formes pures », récurrentes dans la tradition occidentale depuis Platon : ce qui définit une idée, c'est précisément son indépendance à tout contexte – l'exemple le plus simple est celui de l'invariance perceptive : Socrate peut reconnaître Théétète chaque fois qu'il le rencontre, alors qu'il se présente sous des angles différents et à des distances diverses. D'où la conclusion qu'il existe un type : son idéalité lui permet de demeurer invariant à travers toutes ses occurrences et son invariance même permet d'identifier ses occurrences comme telles.

24. Une recherche lexicométrique reste à conduire sur les modes de dispersion et de concentration des mots qualifiés comme corrélats au sein d'un passage.

Passages

La pratique du commentaire continu suppose que le texte est une succession de passages contigus : ainsi des « lexies » d'une nouvelle de Balzac que Barthes commente l'une après l'autre dans *S/Z*, ou des extraits successifs d'une nouvelle que Greimas analyse dans son *Maupassant*. Il reste que certains passages sont décisifs du point de vue herméneutique et d'autres simplement secondaires.

De manière plus rassise, dans le domaine de la recherche d'information, la linguistique de corpus trouve ses finalités dans des applications qui lui permettent de favoriser l'interprétation en extrayant des passages susceptibles d'être pertinents en fonction d'une tâche déterminée. La conceptualisation du passage lui est particulièrement nécessaire, dans la mesure où la recherche d'informations impose une *délinéarisation* des textes et une hiérarchisation sélective des extraits.

Qu'elle soit instrumentée ou non, la pratique interprétative doit justifier les sélections qu'elle opère de fait voire de droit. Si un corpus n'est pas, comme on a pu le croire, un « vaste ensemble de mots »²⁵, on ne peut ni ne doit le transformer en banque de passages ; il faut en effet poser d'emblée le problème de la pertinence, puisqu'un passage peut être considéré, qualitativement, comme un îlot de pertinence. Il faut cependant distinguer deux régimes fondamentaux de pertinence.

(i) La pertinence « objective » s'appuie sur le fait que tous les passages d'un texte n'ont pas le même régime de connectivité interne et externe. Certains, bien que relativement isolables, et dotés d'une forte connectivité interne, ont aussi une forte connectivité externe : ils forment des nœuds herméneutiques – ce qui, dans les études littéraires, les dispose à figurer dans les morceaux choisis. Ce type de pertinence varie en fonction des discours, des genres et des styles : par exemple, dans le *Tractatus* de Wittgenstein, on peut isoler des passages qui se présentent sous la forme de propositions numérotées ; en revanche *l'Anti-Œdipe* de Deleuze et Guattari adopte un style

25. L'usage veut que l'on définisse la taille des corpus par leur nombre de mots.

rhapsodique : les paragraphes s'étendent en moyenne sur plusieurs pages, et les thèmes ne se composent pas en formes sémantiques saillantes, mais sont diffusés dans des faisceaux d'isotopies.

(ii) La pertinence « subjective » dépend de la tâche. Si la tâche est restreinte, comme celle d'établir un tableau de concordances lexicales, on pourra négliger les structures du texte comme les inégalités qualitatives entre passages. D'autres tâches comme l'extraction de candidats-termes conduisent à isoler des passages sous la forme canonique de syntagmes nominaux (cf. par exemple le logiciel Lexter). La finalité de l'application impose ainsi des formats normatifs aux passages. Certains outils permettent de définir des fenêtres de recrutement ; c'est d'ailleurs une tradition en linguistique de corpus d'utiliser des fenêtres étroites (quelques mots avant et après le mot-pôle) pour relever les cooccurrences restreintes et les figements phraséologiques. Le problème de la définition de l'*empan* du passage illustre commodément la diversité des régimes de pertinence²⁶.

4. Textualité et intertextualité des passages

Les transformations entre passages. — Les transformations des formes sémantiques et des formes expressives se manifestent par des changements de contexte, comme par des modifications corrélatives du rapport entre contenu et expression. La transformation d'un passage peut se schématiser ainsi :

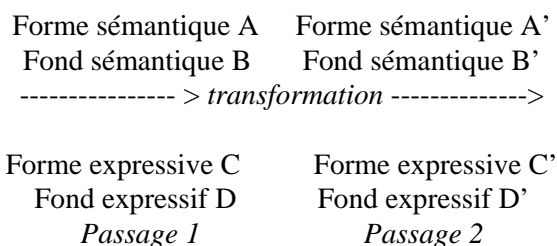


Figure 6 : Transformations entre passages

26. Nous précisons plus loin l'articulation entre pertinence objective et pertinence subjective.

Passages

On peut figurer ainsi les *métamorphoses* (changements de forme), *métatopies* (changements de fond) et *transpositions* (changements des rapports entre forme et fond) :

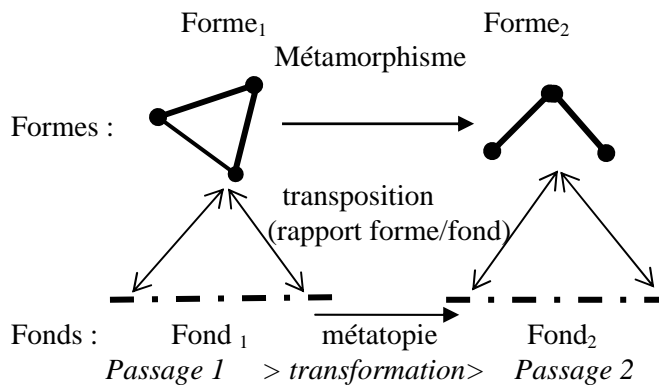


Figure 7 : Métamorphoses, métatopies et transpositions

Le principe des transformations est analogue pour le contenu et pour l'expression. Ces deux plans étant solidaires en raison du principe même de la sémiotique, qui s'étend, on l'a vu, à des relations de contextualité hétéroplanes, toute transformation sur un plan s'accompagne d'une transformation sur l'autre²⁷.

En somme, la définition du *passage* permet de redéfinir les grandeurs textuelles comme des moments stabilisés dans des séries de transformations textuelles et intertextuelles, qu'il convient de rapporter aux discours, champs génériques et genres. Les passages sont les lieux de comparaison où l'on opère et appréhende les transformations.

Transformations de passages entre textes. — A l'intérieur d'un corpus que l'on cherche à interpréter, on passe d'un texte à l'autre par l'incidence d'autres textes, et d'un passage à

27. Le passage étant notamment une grandeur cruciale pour la traduction, nous avons précisé les limites de la solidarité entre contenu et expression à propos de cette pratique de transformation entre textes (2006a).

l'autre par la médiation d'autres passages. D'une part, un texte répond à d'autres dans la mesure où il procède d'un genre, d'autre part l'intertexte se trouve aussi dans le texte et pour aller d'un passage à un autre il faut souvent, dans certains genres et discours, du moins, prendre la voie de passages tiers situés dans d'autres textes. C'est ainsi que le corpus, souvent considéré comme ensemble non structuré de textes, se trouve de fait organisé par les parcours d'interprétation tracés entre textes et transformé ainsi en intertexte.

On peut s'interroger sur les régimes contextuels du prélèvement de texte à texte, qu'il soit implicite ou explicite. Si les limites de l'extrait sont généralement incontestables, celles du fragment demeurent évidemment des zones critiques. Dans le texte de reprise, l'activation sémantique est endocentrique à l'endroit de la citation, qui est recontextualisée. En revanche, dans le texte source, elle est exocentrique à l'endroit du prélèvement, qui signifie par ses contextes : ce qui n'est pas dit dans la citation doit être recherché dans son contexte.

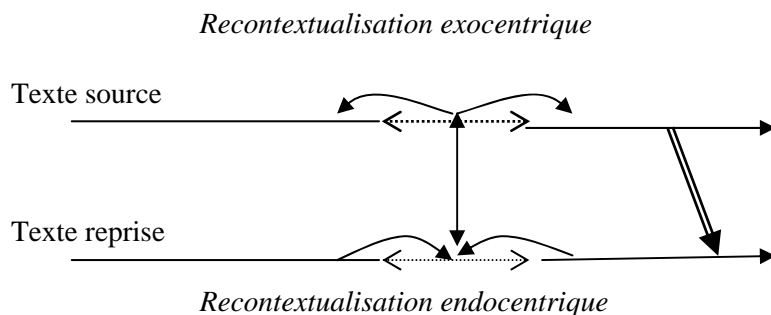


Figure 8 : Transposition de passages dans la citation

Au sein du texte-reprise, nous avons affaire au sens textuel : le passage introduit par la citation est recontextualisé par détermination du global. Entre la reprise et la source, nous avons affaire à la « signifiante » intertextuelle : la citation continue à pointer sur la source, où le contexte initial peut continuer d'agir. En outre, les zones latérales du prélèvement peuvent à leur tour pointer vers d'autres points du texte reprise

Passages

(ce que figure la flèche à droite), ébauchant ainsi un cycle interprétatif élémentaire.

Transformations entre passages. — Dès que l'on rapproche deux passages, on concrétise une hypothèse sur les relations de transformation entre eux. Rapprochons par exemple la description de la jeune Judith dans *Le médecin de campagne* (1833) et celle d'Atala Judici dans *La cousine Bette* (1846) :

[*Judith*] : Ça avait dix-sept ans, c'était blanc comme neige, des yeux de velours, des cils noirs comme des queues de rat, des cheveux luisants, touffus qui donnaient envie de les manier, une créature vraiment parfaite ! [...]. C'était drôle à voir. Le père et la mère soupaient avec eux. A force de regarder, je découvris dans le brouillard de fumée que faisait le père avec ses bouffées de tabac, la jeune juive qui se trouvait là comme un napoléon tout neuf dans un tas de gros sous. (*Le Médecin de campagne*, p. 579²⁸).

[*Atala*] : Mlle Judici tenait du sang paternel cette peau jaunâtre au jour, qui le soir, aux lumières, devient d'une blancheur éclatante, des yeux d'une grandeur, d'une forme, d'un éclat oriental, des cils fournis et recourbés qui ressemblaient à de petites plumes noires, une chevelure d'ébène, et cette majesté native de la Lombardie qui fait croire à l'étranger, quand il se promène le dimanche à Milan, que les filles des portiers sont autant de reines. (*La cousine Bette*, p. 439).

A. Contenu des fragments

a) Métatopies sémantiques : (i) /oriental/ : [Pologne] → « Milan »²⁹ ; (ii) /lueur/ : or (napoléon) → « éclat oriental » ;

28. Les références à Balzac sont ici celles de la bibliographie de Frantext. Nous ne citons que les parties les plus pertinentes pour notre propos.

29. Atala habite « le quartier sinistre appelé autrefois la petite Pologne » (p. 403), ce qui est une façon de la désigner comme juive. Corrélativement, les Polonais sont considérés comme des orientaux : « Sans cesse en lutte avec les Turcs, les Polonais en ont reçu le goût des magnificences orientales ; ils sacrifient souvent le nécessaire pour briller, ils se parent comme des femmes, et cependant le climat leur a donné la dure constitution des Arabes » (p. 255). Confirmation dans le même ouvrage : « Valérie [...] ignorait le caractère polonais. Il y a chez le Slave un côté enfant, comme chez tous les peuples primitivement

(iii) /souveraineté/ : « napoléon » (le narrateur est bonapartiste, comme l'auteur), → « autant de reines » ; (iv) /pauvreté/ → véralité : « gros sous » → « filles de portiers ».

b) Métamorphismes sémantiques : (i) « blanc comme neige » → « d'une blancheur éclatante » ; (ii) « des yeux de velours » → « des yeux d'une grandeur, d'une forme, d'un éclat oriental » (iii) « des cils noirs comme des queues de rat »³⁰ → « des cils fournis et recourbés qui ressemblaient à de petites plumes noires » ; (iv) « des cheveux luisants, touffus qui donnaient envie de les manier » → « une chevelure d'ébène » ; (v) « dix-sept ans » → [treize ans].

B. Les extraits

Métamorphismes de l'expression : (i) paronomase : [*Judith*], *juive*, *Judici* ; (ii) répétition : *blan(c)-*, *des yeux*, *des cils*, *cheve(l)-* (dans cet ordre).

N.B. : Il faudrait un développement propre pour mettre en rapport les réécritures avec les projets esthétiques bien différents des deux œuvres.

5. L'objectivation

Passages et objectivations. — Un passage suppose une sélection, et donc un point de vue ; établies par décision de méthode, ses frontières sont donc toutes relatives et naturellement révisables. Aussi, les relations qui le caractérisent, une fois qu'on l'a isolé, jouissent d'un empan qui varie avec le propos même de l'interprétation, tant pour ce qui concerne la portée (sémantique) que l'incidence (expressive).

Cette conception sélective du passage résulte directement de la problématique interprétative : il s'y définit

sauvages et qui ont plutôt fait irruption chez les nations civilisées qu'ils ne se sont réellement civilisés. / Cette race s'est répandue comme une inondation et a couvert une immense surface du globe » (*ibid.*). Les stéréotypes antisémites sont ainsi appliqués à la Pologne en général. Quant à l'Italie, elle est réputée orientale jusqu'à Zola et Huysmans inclus.

30. L'évocation des rats est un classique stéréotype antisémite : il se trouve euphémisée dans la réécriture par l'image des plumes noires — qui rappellent tout de même un oiseau de malheur.

Passages

tout à la fois comme un *lieu* du texte et comme un *moment* d'un parcours qui le choisit et l'isole. Cette situation, moins paradoxale qu'il ne semble, reste commune dans les sciences de la culture : les données sont ce qu'on se donne, car rien ne s'impose et l'on choisit toujours.

Enfin, concevoir le passage comme *moment d'un parcours* conduit à réaffirmer le primat du global (le texte), sur le local (le passage). Ce principe herméneutique général se spécifie ainsi sur le mode philologique : l'identification du signe dépend de la lecture en cours, et la lecture modifie le texte, comme l'attestent diversement tant les méprises que les amendements (les *leçons* philologiques sont des réécritures de mots ou passages jugés corrompus). Dans cette perspective, la structure du texte est constituée par les invariants des parcours interprétatifs, que l'on objective en les considérant comme des contraintes pérennes.

Points de vue et sélection des passages. — Les stratégies de sélection des passages diffèrent bien entendu selon les modes d'interprétation. Par exemple, l'interprétation grammaticale va réduire au maximum la taille des passages et privilégier les passages contigus ; autre forme d'interprétation, la lecture littéraire de type universitaire choisit en revanche des passages plus étendus. Si chaque mode d'interprétation privilégie des lieux du texte et des moments du parcours, introduire ces inégalités qualitatives reste légitime. Certes, pour ses besoins normatifs, la problématique logico-grammaticale postule une uniformité et une isonomie générales, auxquelles la problématique rhétorique / herméneutique oppose des moments singuliers : points de connexion entre isotopies, points de basculement de l'argumentation et de la succession des « faits », ruptures de « points de vue ». Tous ces moments correspondent à la fois à des points caractéristiques des formes textuelles et à des gestes qualifiés de l'énonciateur ou de l'interprète.

Le passage, formation sémiotique et herméneutique. — La signification relève de la problématique logico-grammaticale, le sens de la problématique rhétorique /

herméneutique. Toutefois, la seconde problématique englobe et dépasse la première, qui méconnaît la textualité : la signification n'est en effet qu'une abstraction des contextes dans lesquels se sont constitués les signes³¹. Le passage est ainsi le lieu premier de l'élaboration du sens – plutôt que l'endroit où une signification déjà codée en langue viendrait à se nuancer en contexte.

Une sémantique qui se voudrait indépendante voire simplement autonome à l'égard de l'expression reconduirait le dualisme matière / esprit qui a toujours différé la formation d'une sémantique linguistique et justifie encore l'universalisme de la sémantique cognitive³². Une telle sémantique immanentiste, fondée ultimement sur une ontologie, ne peut s'édifier que sur l'oubli des relations de sémiotique au sein du passage et en somme sur la dénégation de la sémiotique.

Si dans une perspective saussurienne on fonde la sémantique sur le principe sémiotique de la solidarité entre les deux plans du langage, on ne trouve plus de contradiction entre la sémiotique et l'herméneutique, puisque les signes ne sont reconnus voire constitués comme tels que dans les parcours interprétatifs, dont ils sont tout autant le résultat que le point de départ. On ne peut plus alors rabattre la sémiotique sur la problématique logico-grammaticale³³. Loin de l'ontologie qui a

31. Voir notamment Saussure : « Dans chaque signe existant vient donc S'INTEGRER, se postélaborer une valeur déterminée [...], qui n'est jamais déterminée que par l'ensemble des signes présents ou absents au même moment ; et, comme le nombre et l'aspect réciproque et relatif de ces signes changent de moment en moment d'une manière infinie, le résultat de cette activité, pour chaque signe, pour l'ensemble, change aussi de moment en moment dans une mesure non calculable » (*ELG*, p. 88)

32. Paradoxalement, la sémiotique greimassienne va à l'encontre de la sémiologie saussurienne en fondant de fait la sémiotique sur une sémantique universelle, transcendante aux divers systèmes de signes. Le fondement de la sémiotique ne se trouve pas dans la sémantique ; au contraire, le sens ne peut être appréhendé que dans son expression.

33. Elle procède par extraction, listage, typification de façon à décontextualiser des unités, les ériger en entités discrètes pourvues d'une signification propre et constante : elle divise ainsi le sens du texte en significations lexicales, réduit les valeurs à des faits supposés

Passages

dominé la tradition sémiotique, le passage est donc une notion praxéologique, à un double sens du terme : il résulte en effet d'une chaîne opératoire, tant génétique qu'interprétative, dont l'empan est vraisemblablement mesuré sur les deux plans par la mémoire à court terme.

La pratique herméneutique sélectionne des passages en les qualifiant par des valeurs. En premier lieu, comme leur mise en parallèle les contextualise réciproquement, les passages rapprochés échangent des sèmes par propagation. Par exemple, on comprend qu'Atala Judici a les caractéristiques balzaciennes d'une juive car elle résulte d'une transformation de Judith, le nom du quartier qu'elle habite (la petite Pologne) se trouve remotivé, etc.

La sélection et l'analyse des passages permettent de (re)constituer leur potentiel évaluatif et de diffuser les évaluations reconnues vers d'autres passages. Les parcours interprétatifs ont pour effet de diffuser dans le texte les valeurs des passages sélectionnés, de la même façon qu'en iconologie le détail sert à révéler la construction de l'ensemble.

A ces valeurs internes s'articulent les valeurs externes apportées en outre par l'interprétation. Les valeurs sémantiques et les valeurs sociales véhiculées par la doxa sont articulées comme la linguistique interne et la linguistique externe (cf. l'auteur, 2007). Plus qu'à transformer des valeurs en faits, l'objectivation interprétative consiste à reconnaître le fait des valeurs en restituant par des conjectures le projet qui a présidé à l'élaboration du texte.

6. Applications

Outre la traductologie, l'élaboration du concept de passage intéresse en premier lieu les domaines de la représentation des connaissances et de la recherche d'information.

Les « connaissances » textuelles. — Dans la perspective adoptée ici, les connaissances sont des groupements de passages de textes (éventuellement multimédia) : le contenu de ces

objectifs, de manière à permettre une modélisation ontologique en termes de relations fondamentales.

passages (les fragments) et leurs expressions (les extraits) sont en relation de transformation, ne serait-ce que par changement de position dans le cas d'une simple récurrence. En somme, les connaissances (au sens de mise dans le cognitivisme) sont issues d'une décontextualisation de certaines formes sémantiques saillantes et des expressions qui leur correspondent, qu'elles soient compactes (comme les lexicalisations) ou diffuses (comme les définitions). Les formes donnent l'illusion de leur indépendance, voire de leur idéalité, parce qu'elles sont par définition éminemment transposables.

Toutefois, malgré le postulat en vigueur dans le domaine de la représentation des connaissances, aucun mot ni aucun passage ne peut prétendre résumer ou condenser un texte. Certes, faire figurer en tête d'un article une liste de mots clés, c'est donner des « instructions » interprétatives ; mais les prétendues clés n'ouvrent pas la « serrure » du sens. Il nous faut démonter cette serrure : comme le sens reste à construire dans l'interprétation, les métadonnées devraient garder trace du texte et du contexte, et permettre d'y accéder – au lieu de s'y substituer. Toutefois, puisque la problématique logico-grammaticale ne peut penser la textualité, les métadonnées utiles n'ont pas pour elle de statut logico-grammatical déterminable. En revanche, dans la problématique que nous adoptons, elles revêtent un statut philologique (pour documenter le texte) et herméneutique (pour permettre de l'interpréter).

Les « informations » dont on traite en recherche d'information ne sont plus alors simplement assimilables à des « connaissances » qui seraient contenues dans le texte et qu'une méthode instrumentée suffirait à extraire : les prétendues connaissances ne sont que des informations sélectionnées pour leur pertinence, c'est-à-dire, linguistiquement parlant, des passages. Les « informations » ne peuvent être localisées, les « connaissances » extraites, sans qu'une pratique interprétative réglée ait permis de *comprendre* ces passages, c'est-à-dire de les relier entre eux en fonction de la structure du texte et de l'objectif de la tâche en cours.

Passages

Régimes de pertinence. — La distinction entre une pertinence objective et une pertinence subjective n'est que temporaire. L'auteur propose, le lecteur dispose : parmi les indications proposées par l'auteur, il ne retient que les passages qui correspondent à sa tâche, fût-ce en soulignant des mots ou passages clés qu'il désigne comme tels. Ni subjective, ni simplement objective, la pertinence doit ainsi être construite dynamiquement en fonction : (i) de la structure du document ; (ii) de ses spécificités telles qu'elles peuvent être déterminées par contraste avec son corpus de référence ; (iii) enfin, de la pratique en cours.

La rencontre entre *l'horizon de pertinence* déterminé par la tâche et *les formes sémiotiquement saillantes* détectées par l'analyse contrastive du corpus de travail permet de qualifier les passages essentiels et de cerner les réponses en recherche d'information. Si l'on dépasse ainsi la problématique du mot clé, on peut optimiser la recherche de passages en tenant compte des tâches et des formes sémiotiques du corpus d'application, jusqu'à améliorer significativement les résultats³⁴ des procédures ordinaires³⁵.

Références

- Beaudouin V. (2002). *Mètre et rythmes du vers classique. Corneille et Racine*. Paris : Champion.
- Missire R. (2007). « Sémiologie des unités linguistiques à signifiant discontinu », *Documents du colloque Révolutions saussuriennes*, Université de Genève, pp. 99-107.
- Pinker S. (1999). *Words and Rules. The Ingredients of Language*. New-York : Weidenfeld & Nicholson.
- Rastier F. (1972). « Systématique des isotopies », in A.-J. Greimas (éd.) *Essais de sémiotique poétique*. Paris : Larousse, pp. 80-105.

34. Pour l'exemple d'une application à la détection automatique de sites racistes, cf. l'auteur, 2006b.

35. J'ai plaisir à remercier Bénédicte Pincemin, Sylvie Mellet, Régis Missire et Damon Mayaffre de leurs précieuses suggestions.

FRANÇOIS RASTIER

- Rastier F. (éd.) (1995). *L'analyse thématique des données textuelles*. Paris : Didier.
- Rastier F. (2001). *Arts et sciences du texte*. Paris : P.U.F.
- Rastier F. (2003a). « Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée », in Bouquet (éd.) *Saussure*. Paris : L'Herne, pp. 23-51.
- Rastier F. (2003b). « Formes sémantiques et textualité », *Langages* 163 : 99-114.
- Rastier F. (2006a). « Traduction et genèse du sens », in M. Lederer (éd.) *Le sens en traduction*. Paris : Minard, pp. 37-49.
- Rastier F. (2006b). « Sémiotique des sites racistes », *Mots* 80 : 73-85.
- Rastier F. (2007). *La linguistique comme science des textes*, Munich : Festschrift Oesterreicher.
- Saussure F. de (2002). *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Valceschini-Deza N. (1999). Accès sémantique aux bases de données textuelles, Thèse, Université de Nancy II.